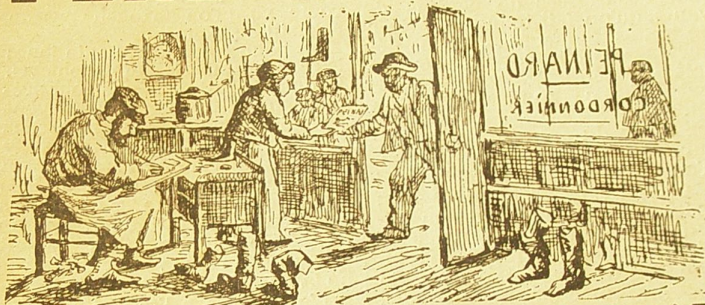


LE

PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

31, Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

LES

VINGT-HUIT JOURS

BASSINOIRE PATRIOTIQUE

Voilà la saison des vingt-huit jours revenue. Belle chérie que celle-là, nom de dieu ; c'est encore un des sales trucs inventés par les grosses légumes pour cramponner les pauvres bougres.

« En vue de la guerre, il faut entretenir la population dans le maniement des armes... » que

disent les trous du cul. La population, vous l'emmerdez et voilà tout !

L'autre jour, raplique à ma piaule un copain, qui justement revenait de s'appuyer ses vingt-huit jours.

— Eh bien, t'as fini de faire le

polichinelle, avec tes frusques de troubadat!

— Oui, j'ai fini; et c'est pas trop tôt, car j'en avais par dessus la tête du métier. Sais-tu, à la caserne, on n'est plus des hommes, serne, on n'est plus des hommes, mais des espèces de pantins vivants, qu'on fait tourner et virer de toutes les façons: c'en est dégoûtant. Si le populo « compregnoulasse », si les galonnés se foutaient de lui, ça ne ferait pas long feu.

Y a pas, du premier au dernier jour, c'est une défilade d'avanties, qu'on doit subir sans faire, ouf!

Au départ, tu arrives à la gare: l'as la gueule enfarinée; ton billet de quart de place dans les pattes, tu espères grimper en troisième. Basta! tout est plein; aie donc, on vous empile dans les wagons à bestiaux. Tu penses si on est vannés, quand on raplique à la caserne! Pour vous dégourdir les guiboles, on vous parque dans la cour; on reste là alignés, par batteries et compagnies, des heures sans bouger.

Si on remue un doigt: « Tas de cochons, fisque! fous au clou, moi, serognieugnieu... » que fait le margi ou le pied de banc.

En route, pour se donner du cœur, on a liché comme des outres, on est un peu pafs; les mufles le savent bien et ils en profitent: comme l'aplomb vous manque, on ne tient guère dans les rangs. Crac, on écوپe: deux jours de caisse à la clé!

Vient ensuite le coup de l'habillage. Turellement le tailleur vous prend mesure à coups de botte. Si seulement on foutait aux

réservistes des frusques à peu près propres. Mais ouat, c'est dégoûtant, c'est sale, ça pue.

Ça fait, on se carapatte aux cantines; faut boulotter avec les vingt-cinq sous d'indemnité de route, vu qu'on ne touche pas de croustille ce jour-là.

Et pendant un couple de jours les cantines ne désemplissent pas. Le quartier est conigné, sous prétexte que les troubadats ne doivent pas faire le poireau en ville sans être armés. Turellement on y met le temps pour vous armer. Ça c'est un prétexte; en réalité ce qu'on veut, c'est que les réservistes se vident à la cantine. Ils ont de la galette dans les poches, autant que possible faut veiller à ce qu'ils ne la gaspillent pas en ville.

L'active est à l'œil, elle foutine autour des vingt huit jours, à seule fin de licher quelques chopottes, se vantant de mettre à la coule les nouveaux arrivés.

Quand vient le soir, on radine à la chambre, mince alors! On n'a qu'une demi-fourriture; c'est-à-dire, une paillasse, plate comme une galette; en guise de draps, un sac où il faut s'enquiller; plus une couverture qu'a, plus souvent qu'à son tour, des faux airs d'écu-moire.

On croit roupiller, un coup qu'on s'est enfourné dans le sac. Zut, y a pas mèche! A chaque instant, vlin, vlan! C'est la lourde qui s'ouvre et se ferme, pour laisser passage aux gas; ils vont cracher dans la gueule à Jules, qui fait des mamours dans les escaliers.

Mince de corvée pour les pauvres types qui le lendemain lui cramponnent les oreilles. Ça schel-

lingotte, bondieu! Les copains feraient pas mal de le lâcher, quand ils passent devant les bureaux des autorités.

Pas un moment de tranquillité, nom de dieu! Ah quelle chierie, voilà encore qu'on gueule après vous: « Que qui y a, cette fois?... » Faut aller se faire piquer le biftaek — autrement dit, se faire vacciner. Et y a pas à tortiller tout le monde y passe!

— Et le boulotage, comment est-il maintenant? On ne sait plus ce qui en est, depuis que le brave général a donné cuillères et fourchettes aux pioupious.

— Oh, c'est toujours à peu près. C'est vrai qu'on va au réfectoire, on ne boulotte plus au pied du lit; puis y a la batterie de cuisine: cuillère, fourchette et assiette. Mais la belle foutaise, si tu n'as rien à y coller dedans!

Qué cochonnerie que la gamelle! Armé de ta fourchette, tu vas à la pêche d'un bout de bidoché, que tu plaques dans ton assiette: le service est fait.

Broum, badaboum! Voilà une bouseulade, on est trop empilés. Flic, flac! Des gamelles de renversées: les copains se brossent, y a pas d'erreur. Mais la table est sale? oh, c'est vite réparé, les deux hommes de chambre y foutent un coup de balai. Le balai sert à tout: au parquet aussi bien qu'à la table! Mince, que ça renifle, dans ce sacré réfectoire, on se croirait aux chiottes.

Autre chose, père Peinard, le truquage existe sur toute la ligne: du caporal jusqu'au capitaine, tout le monde gratte: sur le café,

sur le tabac, sur tout! Sur tout, nom de dieu!

— Ça copain, c'est forcé; y a pas mèche que ça soit autrement. Quand on élève un homme au-dessus des autres, quand on en fait un chef, au lieu de le rendre meilleur, on le dégrade: avant, ça pouvait être un bon fleur; du jour où il domine les camaros c'est une crapule. Partout ou y a de l'autorité, tu verras des saloperies pareilles à celles de la caserne.

— Et l'exercice, que je te dise, voilà encore quelque chose de cramponnant. Moi j'ai fait mes vingt-huit jours en Bretagne, y a des types qui n'entendent pas un mot de français. Faut voir comme on les traite.

Le cabot gueule comme un abruti: « Eh, numéro un! Imbécile, t'es pas au port d'arme! » Le numéro un ne bouge pas, il ne comprend pas. Vlan! un coup de pied dans le cul; ça lui ouvrira les oreilles à ce qu'il parait.

Ça a manqué de m'amener une sale histoire: « Nom de dieu, tu me ferais pas ça à moi, je te démolirais... » que je me fous à marmotter. Le cabot avait entendu; j'ai pu m'en tirer, mais pas sans mal.

Un autre emmerdoir, c'est les revues du samedi. Faut que gamelles, quarts, cuillères, fourchettes, soient fourbis au clair. Avec quoi, bondieu? Eh pardine, les vieilles chaussettes russes sont là pour un coup!

Le samedi d'après, c'est la revue des effets par le capiston: il reluque la doublure des manches.

Puis trois jours avant le départ, revue du général. Faut toujours sauver les apparences, qu'il y ait de la saleté, pourvu qu'elle soit invisible, et ça va. Aussi l'adjudant a soin de foutre au premier rang les types à peu près frusqués, afin que le général ne rouspète pas trop.

Enfin on procède au désarmement et au déshabillage. Il faut ouvrir l'œil, là; y a toujours des bricoles de perdues qu'il faut payer, ou si on est à sec faire du rabiol; pour lors, c'est à qui soulèvera au voisin ce qui lui manque.

Ah, nom de dieu, on va redevenir hommes! On vous conduit à la gare, musique en tête, et aïe donc, on repique aux wagons à bestiaux.

..

— Vois-tu l'ami, les grosses légumes ne visent qu'une chose avec cette infection des vingt-huit jours: mâter le populo et le tenir toujours dans l'obéissance. La caserne est une école d'abrutissement, donc quand les pauvres bougres qui en sont sortis commencent à se décrasser, faut les y replonger un bout de temps.

M'est avis que ça pourrait bien ne pas toujours tourner au profit des richards et des gouvernants: on fait trop de roseries aux réservoirs pour qu'ils n'ouvrent pas les quinquets. D'ailleurs, t'as pu en juger, y a-t-il de l'esprit de discipline?

— Non, père Peinaré, tout le monde tire à cul; j'ai pas vu un type, pas un seul, qui marche de bon cœur, tous ronchonnet; et

tu sais, on a bougrement dans le nez les galonnés, y a que les ocases qui manquent, sans ça, je crois bien qu'on les descendrait comme des lapins.

— Eh oui, ça va bon train, nom de dieu; ça mijotte, et ça pourrait bien péter un de ces quatre matins. En fait d'atout, les grosses légumes n'ont que l'armée dans les pattes: le jour où elle leur chiera dans la main, ils seront foutus sans remission.

ENTERREMENT A LA MODE

Y a quelques jours à Lille, on fou-tait en terre un type, qui, bassiné de l'existence s'était accroché à un clou.

Probable que le gas était un bon vivant, et qu'avant de se pendre il s'est payé une corde assez longue, afin que tous les aminches qui l'accompagneraient au trou, en aient un bout dans leur poche.

Aussi, nom de dieu, les types n'étaient pas des pleurnicheux, l'enterrement a été une petite fête:

Dans les enterrements ordinaires on se paye une boîte d'oignons et on pisse des larmes de crocodile; après quoi, une fois l'affaire baclée, on se cale les fesses chez le bistrot du coin, et on boulotte du fromage, tout en cassant le cou à une ribambelle de litres.

N'en pinçant pas pour l'hypocrisie, les copains du pendu ont fait les choses plus galbeusement; ils n'avaient pas la religion des machabées bien ancrée dans la carcasse. Aussi, ce qu'ils s'en sont payé, une bamboche faramineuse!

Arrivés au cimetière, les gais compères ont piqué un chahut autour de la boîte à dominos. En chœur ils se sont foutus à brailler le *Requiescat in pace* et une chanson

populaire très hurf: « I n'boira pus d'génêfe. »

Un tas de pochétées se sont scandalisés et ont été illico casser du sucre à la rousse; qui paraît-ila foutu son sale gniaisse dans la bricole et cherche à faire un procès.

Mais nom de dieu, raisonnons un tantinet: Que ça soit un rafichon ou un bon bougre qui braille le *Requiescat in pace*, c'est y pas kif-kif?

Au contraire, mille bombes, quand les cléricouillons se foutent de la partie, la mascara le est autrement épâtante: les chameaux sont déguisés comme au mardi-gras.

Et personne ne se scandalise! Je me demande pourquoi?

Pour foutre ordre à ça, y a qu'à démolir les gouvernants, après quoi, chacun pourra enterrer les morts à sa fantaisie, sans que les enmerdeurs viennent y foutre leur nez.

TOUS ACQUITTÉS!

Hein! nom de dieu, l'avais-je deviné, qu'en remettant à une quinzaine le prononce du jugement concernant les ingénieurs de Verpilloux, les marchands d'injustice de Saint-Etienne n'avaient qu'une idée en tête: gagner du temps, afin de ne pas avoir à condamner des Jean-Foutres de leur bande?

Ça y est, ils sont acquittés, mille bombes! Les ingénieurs ne sont responsables de rien, les mines sont mieux tenues que leur chambre à coucher: s'il y a des explosions de grisou, c'est pas de leur faute, eux sont innocents.

Quand le grisou fait des siennes et écrabouille des centaines de pauvres bougres, c'est la méchanceté des ouvriers qui en est cause. Ils se font sauter par plaisir, histoire de faire la nique aux ingénieurs et aux directeurs.

A preuve, c'est qu'à chaque coup, on trouve dans les mines des lampes dévissées: c'est fait exprès, ça, voyons! C'est les ouvriers qui font de ces coups. Dès qu'ils sentent que le grisou est par là, vivement ils ouvrent leurs lampes.

C'est bougrement méchant de leur part! Ils ont de la veine d'être écrabouillés du coup, car c'est eux que les marchands d'injustice ne rataieraient pas: sûr, ils les condamneraient à la guillotine, pour leur apprendre à faire des mistouffes à ces pauvres grosses légumes de la Compagnie.

..

Ah! tas de crapules! Si les enjuponnés vous ont acquittés, messieurs les ingénieurs, il n'est pas dit que le populo soit du même avis.

C'est pas à nous qu'on monte des bateaux pareils. Les bons bougres des mines ont du flair; ils savent piger le grisou, — oui, nom de dieu, il est rare qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'un écrabouillage se prépare.

Si les ingénieurs suivaient les conseils des pauvres bougres, et prenaient des mesures, y aurait pas d'explosions. — Mais ils se foutent bien que les mineurs cassent leur pipe!

Non, nom de dieu! Non! le populo ne vous acquitte pas; il se réserve de vous caresser l'échine un de ces jours — et il cognera jusqu'à ce que les fesses vous fument, mille tonnerres!

TRENTE-SIX POIDS...

Oui, trente-six poids... et davantage de mesures. La semaine dernière, je contais l'histoire de Barrès, le gas de Cransac qui, pour avoir

égratigné un ingénieur, a écopé de 15 ans de bagné.

Cette semaine, c'est tout le contraire. Un patron, loueur de voitures, a tué à coups de revolver un de ses cochers.

Il passait ces jours derniers en cour d'assises à Paris, et il a été acquitté, nom de dieu!

Voilà qui est significatif, foutre! Soyez ouvrier, vous écopiez salément; soyez patron, on vous traite en douceur.

Et y a pas, le patron n'avait pas été provoqué par son cocher, non! Le pauvre bougre avait eu un avaro: son cheval s'était abattu, un brancard était démoli, — pour ce qui était de lui, on l'avait rapporté blessé chez son marchand de sommeil.

Quand il sut ça, le patron se foutit dans une colère infernale. Sans plus tarder, il prend son revolver et court brûler la gueule à son cocher.

On l'a arrêté, il a fait trois mois de prévention, mais a assez donné d'explications aux douze jean-foutres qui faisaient les jurés: « Tuer un ouvrier, c'est une bonne œuvre... » que se sont dit les salops, et ils ont acquitté le patron!

Autre chose: à Rodez la série des pauvres bougres qui engueulent les marchands d'injustice continue chouette.

La semaine dernière c'était un ancien mineur de Cransac, Roquos qui venait d'être condamné à quinze ans de travaux, pour avoir barboté quelques méchantes hricoles de rien.

Quand le chef a fait la question d'usage: « Avez-vous encore quelque chose à dire! »

— Mais, évidemment, que j'ai des choses à dire! Vous avez condamné, samedi, à un an de prison, un curé qui avait assassiné une femme, et, moi, qui n'ai volé que

des bagatelles, vous me condamnez à quinze ans de travaux forcés! Allons donc, ce n'est pas de la justice! »

Eh, non, pauvre type, c'est pas de la justice! Bondieu, t'as mis longtemps pour l'en apercevoir.

Si seulement quantité d'autres bons bougres qui croient encore que « ça, c'est de la justice!... » pouvaient vivement ouvrir leurs quinquets.

C'est pour le coup qu'on en vertrait de belles.

CIVILISATION

Chacun sait que si Ferry nous a embarqués pour le Tonkin, c'est tout bonnement pour civiliser les pauvres bougres de là-bas.

Turellement, les types se seraient passés de notre civilisation. Si on leur avait demandé leur avis, ils nous auraient répondu: « Fourrez votre nez dans le trou de balle à Ferry, mais ne le foutez pas dans nos affaires; nous ne venons pas vous cramponner chez vous; — faites de même! Foutez-nous la paix... »

Mais voilà, nom de dieu, quand on a à faire à des sauvages, on ne leur pose pas de pareilles questions: aussi, au lieu de leur foutre la paix, on leur a foutu la guerre.

Et quelle guerre! On a passablement massacré, on a brûlé leurs piaules, incendié leurs récoltes, violé les gentilles gonzesses: tout ça dans l'intérêt des Tonkinois! Histoire de les civiliser, foutre...

Et ce truc de civilisation continue, nom de dieu, quoique moins horriblement: vu que les pauvres bougres n'ont plus le nerf de faire autant de rouspétance.

Oui, pour la honte du populo de France, ça continue; — et ça durera à moins que nous n'y mettions

KISS, KISS!

bon ordre, par un coup de chambard.

Ça continue tellement, sacré pétard, qu'on vient d'estrangouiller deux pauvres gas, qui étaient tout simplement coupables d'avoir récelé des cartouches volées.

C'est raide, nom de dieu! Condamner des types à mort pour recel: faut aller au Tonkin, civilisé par les Français pour voir ça.

Donc les deux malheureux ont été étranglés, — mais de quelle façon!

Après leur avoir attaché les pattes derrière le dos, deux brutes de Chinois qui faisaient les bourreaux, leur passèrent une corde au cou et se foutirent à tirer dessus.

Pigez le supplice, les aminches! Sa Jean foutrerie Carnot, et l'illustré crapule Constans, méritent de le subir.

Vous pensez bien qu'à tirailler sur un bout de corde, la mort ne vient pas vite: on n'estrangouille pas son homme en trois secondes. Les bourreaux posant un pied sur le cou des suppliciés tirèrent pendant six minutes, donnant plus de trois cents coups de corde!!

Et tout ça sans réussir à escoffier les deux malheureux; pour les achever, il fallut les décapiter avec un sabre.

C'est du propre, hein, les camaros! Pauvres trouades qui avez eu la veine de revenir du Tonkin, qu'en pensez-vous? Chouette besogne que vous avez faite.

N'eut-il pas mieux valu démolir les galonnés, que de vous faire les complices d'atrocités aussi dégoûtantes?

Lorsque plusieurs cabots se trouvent devant un os et que chacun veut se l'appuyer, y a forcément bataille.

C'est ce spectacle qui se prépare en ce moment, et le Père Peinard jubile en attendant le lever du rideau. En effet, à peine les grands aboyeurs du Possibilisme ont-ils fermé leurs robinets d'éloquence, ouverts à l'occasion de la mort de Joffrin; à peine leurs dernières larmes ont-elles dégouliné sur la tombe, afin que les pissenlits poussent mieux, — que déjà les ouvriers en candidature se préparent pour chopper la place du défunt au Marais-Bourbon.

Dam, c'est bougrement bath de licher au grand œil des apéritifs à la buvette, tout en boulotant tranquillement les bonnes petites rentes que leur servent si gentiment les travailleurs.

Neuf mille balles, c'est pas vilain, nom de dieu! surtout quand on les gagne en roupillant une partie de l'année, et en ne foutant rien le restant.

Oh! là là! Et dire que ces sacrés types de candidats sociaux nous la font au dévouement! Cochon de dévouement. Mais faut bien faire du battage, sans ça le populo resterait froid.

Dans leurs chamailleries, chacun voulant paraître meilleur que son concurrent, y a qu'une chose de chouette, c'est les vérités qu'ils se foutent à la tête. Les mots doux pleuvent comme de la grêle: canaille, filou, etc. Bon dieu, on serait bien embarrassé pour savoir lequel dégotte l'autre!

Et tout ça, pour avoir une petite place à l'Aquarium du qual d'Orsay.

Montmartre est à prendre ! Qui l'aura ?
 Allemane, Heppenheimer, Lavy, plus une ribambelle de bourgeois se foutent sur les rangs. Déjà, ils se relèquent avec des yeux en boules de loto. Leur ambition les crève tellement qu'ils ne se cachent même pas, et se chamaillent devant la galerie.

Tant mieux, le populo en fera son profit. Jusqu'ici, il s'est laissé boulotter à n'importe quelle sauce ; c'est pas à dire que ça doive toujours durer.

Escrimez-vous, les candidats ! C'est l'instant, c'est le moment. Faites des mamours aux électeurs, et montrez le fond de votre sac.

Ils ne s'en privent pas. Avec un aplomb de cheval, ils se font mousser et parlent de ce qu'ils appellent leurs droits.

L'un est conseiller municipal, ancien ceci, ancien cela.

L'autre est candidat à perpète, célèbre par une trifouillée de vestes.

L'autre?... Qu'il peut, foutre, bien faire valoir ?

Ma foi, le Père Peinard s'en fout ! Qu'ils se mangent le nez, qu'ils se boulotent, nom de dieu ! S'il pouvait n'en rester que les bouts, — le balayeur aurait moins de mal pour coller ça à l'égout.

LE TRIMARDEUR

Lorsque le turbin manque il ne reste plus qu'une ressource au purotin, c'est de se foutre sur le trimard.

Des trimardeurs, y en a de deux sortes. Le premier n'est qu'une sorte de mendigot, vagabondant sur les routes, pleurnichant aux fermes pour avoir du turbin, et surtout ne ratant pas un pied de biche.

Sur la route on se renseigne mutuellement : à tel endroit y a un sou, à tel autre un maigre souper. Et le trimardeur ne rate jamais les piaules désignées : chez les bonnes sœurs, au château, chez Mossieu le maire, etc.

Il chine, fait la manche au besoin. Ce trimardeur-là c'est un avachi. Partout il passe la tête basse ; c'est le vrai pauvre, le damné, le maudit.

Ah malheur de malheur, faut pas lui foutre la pierre et le mépriser parce qu'il n'a pas la haine au ventre.

L'autre trimardeur n'a pas du tout le même aspect. C'est un gas déluré ; y a plus de boulot dans la ville où il perche, il se fout en route hardiment.

S'embarquer sans biscuits, jamais de la vie, nom de dieu ! son baluchon est bougrement rebondi.

Crever la faim, y a pas de danger qu'il s'y expose. Tirer le pied de biche, faire la chine, ça le dégoûte !

Comme les oiseaux du ciel, il prend où il y a ; quand il a faim, il bouffe.

Y a encore des pommes de terre dans les champs, des raisins dans les vignes, des noix aux noyers.

De ci, de là, des poules grattent la route ; quand l'appétit le talonne, il envoie sa matraque au milieu de la bande, — y en a toujours bien une qui écoppe ; vivement il saute dessus et lui tord le cou pour l'empêcher de brailler.

Dans son sac, y a casseroles, fourchettes..., tout le diable et son train : un rata est vivement fait, et le trimardeur à la coule se liche les lèvres.

Oh, il n'est pas chien ; sans se faire prier il partagera avec le pauvre bougre moins à la coule que lui.



LE TRIMARDEUR

COUPS DE TRANCHET

Toujours des statues! — En voilà une sacrée maladie que celle-là, elle nous tient bougrement au ventre.

Joffrin a cassé sa pipe : y a plus qu'à le laisser en paix.

Mais non ! On veut encore nous le foutre dans les jambes : on parle de souscriptions, de statues, et de tout le diable et son train !

Un mot d'explications. — Dans la saleté que le *Cri du Travailleur* a publié le 24 août dernier concernant Lorion, il est dit que l'*International* est un canard policier.

Pas besoin de relever la saloporie, nom de dieu; le dénonciateur avait voulu faire d'une pierre deux coups.

Tous à la roue. — C'est faramineux ce qu'il y a de roublardise dans un conseiller municipal : comme intellect, le plus maboulerait des points à plusieurs dindons.

Eh ! les pauvres copains, qui êtes encore embarrasés d'idées biscornues, vous qui n'avez rien trouvé de plus hurlé pour amener de l'amélioration, que de voter à tire-larigot, à chaque fois qu'on vous en donne la permission; piguez l'histoire suivante :

Les conseillers municipaux de Tours avaient à choisir trois d'entre eux pour faire une ballade à Paris, sous prétexte de porter des remerciements à Yves Guyot.

Bougrement mariales, les types ! Ayant une envie folle de venir à Paris, surtout à l'œil, quand est venu le moment de voter, chacun a voté pour soi.

Ce que c'est tout de même, que le dévouement à sa commune ! Tous étaient prêts à faire le sacrifice de

leur repos, à foutre en plan leurs affaires; et pourquoi ? Pour venir à Paris, s'occuper des intérêts de la ville de Tours.

Je demande des statues !

EN VOYAGE

L'autre jour, un camaro du Père Peinard a poussé une pointe jusqu'à Lille, histoire de voir Lorion. Je lui passé le crachoir, pour qu'il jabotte ses impressions de voyage :

Débarqué à Lille, j'ai fait qu'un saut à la turne du *Cri du Travailleur* : c'est un estaminet. Je demande un des types, et lui dis :

— Je viens de Paris, non pas pour discuter sur ceci ou cela, non. Simplement pour vous demander des renseignements sur l'affaire Lorion. Dans le numéro du 24 août, vous avez publié une partie d'une lettre : je venais pour en avoir la photographie.

— La lettre est signée, que me répond le collecto; elle est longue, elle a une dizaine de pages, celui qui l'a écrite nous a dit qu'il acceptait la responsabilité de ce qu'il avançait; quoique ça, je ne puis pas prendre sur moi de vous donner son nom : je dirai au comité de rédaction que vous êtes venu et on avisera.

— Au moins dites-moi d'où part la dénonciation ?

— La lettre vient de Bruxelles.

— C'est bien, bonsoir; et sur ce, j'ai foutu le camp.

Illico j'ai été au palais d'injustice de Lille, là après avoir poirôté un bout de temps, j'ai obtenu l'autorisation de voir Girier-Lorion; c'eût été bougrement drôle qu'on me refuse, vu que je venais pour causer de ce qu'il fera pour la cour d'assises et l'informer qu'un avocat qui a du bagout, maître Laborie, viendrait lui donner un coup de main.

Donc, j'ai vu le copain, derrière deux grilles, un gaffe entre nous deux.

Pas abattu du tout, Girier est remis de ses blessures. On a causé pendant une bonne demie heure; on avait tant à se dire ! Puis il a fallu se quitter, et je suis parti chargé de poignées de main pour tous les camaros, avec la certitude que la prison ne démolirait pas le tempérament de notre ami.

Le soir j'étais à Roubaix; je suis tombé comme une bombe dans l'estaminet ou le samedi rapliquent les copains pour chercher les canards.

On s'est serré la cuillère, et en buvant quelques choppes on a échangé des idées.

Ce que voudraient les gas, c'est pouvoir faire paraître un petit canard régional, qui en s'occupant des bricoles de trois ou quatre départements pourrait plus facilement taper dans l'œil du populo.

Le lendemain matin, je foutais ma course sur Bruxelles; j'étais trop pressé pour ne pas aller dire le bonjour aux camaros de là-bas.

On s'est trouvé une dizaine, et en chœur on est allé à la *Maison du Peuple*, une grande boîte coopérative, monté par le Parti ouvrier. Au rez-de-chaussée, estaminet; puis salles de réunions; dans la maison y a l'imprimerie du *Peuple*, boulangerie, etc.

En lichant un verre de faro, on échange ses appréciations :

— Ça marche-t-il, la *Maison du Peuple*, que je fais ?

— Heu, heu, coussi, coussa ! La boucherie entre autres a fait 80.000 fr. d'affaires, or la viande est vendue à un prix supérieur à celui des bouchers; quoique ça comme bénéf y a eu que 5.000 francs. Vois-tu, c'est

comme dans toutes les bricoles autoritaires, y a du coulage !

Autre chose, les types qui ont organisé ça, ne pensent guère plus à rien. Quand ils ont commencé à fonder des coopératives, ce n'était pour eux qu'un moyen de répandre les idées, de faire de la propagande; aujourd'hui, ils en ont quasiment fait le but.

— A propos et le dernier congrès de Bruxelles, quel en est le fin mot ?

— Tu le sais; la grève générale a été repoussée, quoique votée en principe. On s'en tiendra à faire de l'agitation légale, par des manifestations, ou autres trucs, en faveur du suffrage universel et des huit heures.

Mais, que je te dise pourquoi la grève générale a été repoussée, c'est très drôle. Il y a deux courants bien tranchés : les Flamands, qui sont pacifiques en diable, et les Wallons, qui sont plus portés à l'action.

Ce qui rend les Flamands pacifiques, c'est que leurs coopératives marchent bougrement bien; celle de Gand, entre autres, est une affaire commerciale épatante. La grève générale ruinerait les coopératives; les Gantois le comprennent, ça les rend conservateurs.

Comme je te disais tout à l'heure, les coopératives, qui n'étaient d'abord qu'un moyen, sont tout à fait devenues le but.

— Et les pays miniers, comment ça marche de ces côtés ?

— Y a trois courants : dans le Borinage, c'est des gas bougrement d'attaque; ils sont prêts à marcher pour un coup de chien; l'emmerdant, c'est qu'il leur faut des chefs; ils en tiennent pour les Defuisseaux, c'est quelque chose de faramineux.

Tu sais qu'ils sont deux frères, l'un est en France et l'autre est ici; c'est les futurs présidents de la République Belge.

qui venaient demander de l'embauche pour leurs hommes.

Y avait longtemps que ça durait, mais tout à une fin, nom de dieu ! La légitième du contre-coup en question, vient de la paumer en flagrant délit : dans sa rage elle a flanqué une tripotée à la malheureuse, victime de son salop de mari. Eh bon dieu, c'est pas sur elle qu'il te fallait cogner !

Ce qu'il y a de plus hurf, c'est que les ouvriers mouleurs et monteurs ne se gênent pas, pour le huer quand il passe ; de sorte qu'il n'ose plus sortir, tant il se sent détesté. Et dam, il a tellement fait de mistoufles aux bons bougres, que la haine qu'il inspire est pain béni.

Allons, c'est bon signe, quand le populo se tout à engueuler ses gardes-chiourmes.

Saint-Etienne. — Les Compagnies ont l'air de faire quelque chose, contre le grisou. La compagnie de Cros a fait imprimer des écriteaux *chantier grisouleur*, pour placer dans les galeries où besoin sera. En outre dans des affiches, elle déclare aux mineurs qu'ils doivent abandonner et barricader tout chantier où ils constateraient la présence du grisou. Leur temps leur sera compté, dans ce cas, comme s'ils turbaient.

Belle foutaise, nom de dieu, que de coller des recommandations sur le papier : vaudrait bougrement mieux les appliquer. C'est à la pratique qu'on verra de quoi il retourne.

— Les compagnons Jahn et Bernard, de Lyon, ont fait samedi soir et dimanche, trois conférences, au Prado, à Côte Chaude, et à Firminy, dans lesquelles ils ont fait ressortir la gnerie de compter sur les compagnies ou sur les autorités, pour améliorer les mines.

Ils ont conclu à ce que les mi-

neurs doivent s'en emparer et les exploiter pour leur compte.

Haute-Loire. — La comme dans tous les patelins, les singes et les ratichons, ne ratent jamais une occasion de faire des rosseries au populo.

A Frugières-les-Mines, un de ces derniers dimanches, la jeunesse, aidée d'un troquet, avait organisé un bal à propos de la fête patronale, et avait fait rapliquer des musiciens.

Le directeur des mines et le ratichon, ont empaumé les musiciens à l'arrivée ; ils les ont amené brailleur aux vèpres et puis les ont soulés. Pendant ce temps les jeunesses se tournaient les pouces, dam, ils n'étaient pas contents.

Eh les gas, vous ne pouviez donc pas envahir la boîte à bon dieu ! c'était pourtant le moment, au lieu de vous laisser rouler comme dans de la farine par les deux charognes en question.

DEUX RÉUNIONS

Les possibilos avaient organisé l'autre jour une réunion ayant pour ordre du jour les fameuses *Coulisses du Boulangisme*, à Saint Denis.

Caumeau et Gelez prennent la parole, à tour de rôle ; ils ne débitent rien de nouveau, quant à la conclusion, on la connaît : « les boulangistes sont des voleurs, nommez-nous, nous les *ouevriers*, nous sommes des honnêtes gens... »

Le camarade Brunet a bêché d'importance tous les types qui cherchent à grimper sur le dos des pauvres bougres. Tout pouvoir, quel qu'il soit, et d'où qu'il vienne, voire même du parti ouvrier, est bougrement mauvais. Oh là là ! il aurait ses *coulisses*, lui aussi, et elles seraient aussi dégueulasses que

En attendant, les Defuisseaux sont gobés épatement : quand Alfred va dans le Borinage, les femmes de mineurs jettent des fleurs sur son passage ; un vrai triomphe, quoi ! Du côté de Mons, les mineurs sont affiliés aux Chevaliers du Travail d'Amérique : que les Chevaliers du Travail d'Amérique voient la grève générale, et oup ! ils se lèveront comme un seul homme.

Dans la région de Liège, c'est autre chose : là, à côté des mineurs, y a les métallurgistes ; ceux-ci sont plus instructionnaires ; là, les anarchos ont plus d'influence.

— Enfin, penses-tu qu'il en sortira quelque chose de tout ce fourbi, de cette salade de suffrage universel, grève générale, 8 heures de travail ?

— Bast, ça viendra. Les anarchos se remuent, et ils finiront bien par faire ouvrir les quinquets aux bons bougres. Ce qui nous sert, c'est que nous n'avons pas du tout d'ambition, que nous ne cherchons pas à décrocher la timballe...

— Tiens, pardon si je te coupe la chique, què que c'est que ces deux troubadés en pantalon sirop de groseille ?

— Ça, c'est les soldats de la garde royale ; s'ils étaient paumés dans la *Maison du Peuple*, ils écoperaient salement, vu que l'entrée leur en est interdite...

Mais, bondieu, nous bavassions et l'heure passait ! Il était temps de se carapater, si je ne voulais pas manquer le train. On s'est cavallé vivement, à la gare, on s'est fortement serré la cuillère, et je me suis enfourné dans un compartiment de troisième.

Babillarde de Louise Michel

Mermeix, un des plus galbeux croque-morts de la Boulange, en débite de toutes les couleurs dans

les *Coulisses du Boulangisme*, que publie le *Fig*. Y a des vérités, et des tas ; mais, nom de dieu, les gneries manquent pas non plus.

C'est ainsi qu'il a conté que Louise Michel avait promis à la d'Uzès que les anarchos voteraient pour le brav général.

Mince de rigolade ! Des anarchos se foutant à porter des torches dans les tinettes électorales ! Turellement, c'est archi-faux : jamais Louise Michel n'a promis ça à la d'Uzès, jamais elle n'a conseillé aux camaros de voter.

Aussi, dès qu'elle a su qu'on lui foutait encore ça sur le dos, elle m'a illico expédié la babillarde suivante :

Londres, 18 septembre 90.

La lettre insérée dans les *Coulisses du Boulangisme*, à propos de l'élection du 22 septembre, et adressée à Mme d'Uzès est un faux.

C'était aussi une ânerie, que les imbéciles seuls peuvent croire ; tout le monde sachant que je regarde le suffrage dit universel comme un os pourri que les multitudes rongent sous la République parlementaire : le plus hypocrite et le plus dégoûtant de tous les gouvernements qui vont s'écrouler ensemble.

Les multitudes passant sur le monde, comme l'Océan, en laveront les iniquités, pour que l'Humanité s'y groupe en pleine liberté, en pleine harmonie, dans la Société universelle : l'Anarchie.

LOUISE MICHEL.

EN PROVINCE

Mézières. — Dans un des grands bagnes du patelin il vient de se passer une drôle d'histoire. Le contre-coup de l'ajustage, un sacré salopiot, exigeait le droit de jambage sur les pauvres bougresses,

celles du boulangisme ou de Cons-
tans.
En résumé, bonne soirée pour les
anarchos.

Samedi, l'Égalité avait organisé un
meeting, Alcazar d'Italie, au sujet
de l'arrestation de Lorian.

Y avait quantité de bons bougres;
il y avait aussi les autoritaires ont
comme toujours faire des magnés;
voulu s'imposer, faire des magnés;
mal leur en a pris, car par leur
faute il est arrivé une sacrée ba-
garre.

Un fameux type qui devait bou-
lotter tous les anarchos, a voulu
jouer au matamore et a écopé sa-
lement.

Quand donc, nom de dieu, les au-
toritaires comprendront-ils que les
anarchos n'ont pas l'échine assez
souple pour se courber même de-
vant les illustrations, et que tant
qu'ils cultiveront les candidatures,
on les prendra pour des sauteurs
qui veulent monter le coup au po-
pulo.

ALMANACHS

Quand les hirondelles déguer-
pissent et qu'on parle du nouveau
calendrier, ça annonce l'hiver,
nom de dieu.

Nous en sommes là, foutre!

Va paraître en octobre, l'Almanach
de la Question Sociale, sous la direction
d'Argyriades. Il contiendra dans
un ordre nouveau : une étude sur
la transformation du calendrier;
des notions sur tous les partis so-
cialistes des différents pays; des
statistiques, des articles écono-
miques, des anecdotes, maximes,
mois de combat, etc.; des poésies
inédites de Louise Michel, Pottier,
etc.; le procès de la femme Sou-
hain.

Un fort volume in-8. Prix 1 fr. 25

pour la France et 1 fr. 50 pour l'é-
tranger. Afin de fixer le tirage en-
voyer les demandes au plus tôt à
la Question Sociale, 5, boulevard St-
Michel, Paris.

Et de deux, nom de dieu! Un
groupe de camarades prépare un
Almanach Anarchiste. Cette année l'a-
lmanach développé sera celle
qui contiendra l'historique des faits
révolutionnaires des dernières an-
nées. On y trouvera des notions
scientifiques, un bref résumé de
l'idée anarchiste, la liste des publi-
cations anarchistes, des livres à
consulter, etc.

Les camarades éditeurs pensent
qu'il serait bon que cet almanach
contienne aussi les adresses aux-
quelles les correspondances peu-
vent être envoyées dans les centres
de propagande. Il serait bon que
chacun ait sous la main l'adresse
des camarades qui ne voient pas
d'inconvénient à ce qu'elle soit
publiée. Prière à tous ceux qui
sont dans ce cas, de le faire savoir
au compagnon Longbois, 42, rue
d'Hautpoul, Paris.

LES

AVENTURES DU PÈRE PEINARD

EN 1900

Coup d'œil en arrière

Nous sommes en 1900 et quelques
années. Sacrée besogne, s'il me fallait
conter par le menu tous les événements
écoulés depuis 1890.

Qu'il me suffise de dire que les radi-
caux et les sociaux à la manque avaient
eu beau pistonner le populo avec leur
suffrage universel et une salade de ré-
formes à la flan, ça ne l'avait pas em-
pêché de faire de nouvelles révolutions.

Vous vous doutez bien, les camaros,
que Carnot ne finit pas ses sept ans de
présidence : on le dégomma salement.
Après lui, y eut une défilade épatante

d'ambitieux. Clémenceau, entre autres,
eut son tour, et fut aussi chameau que
ses prédécesseurs.

La bande des gouvernants avait at-
teint un tel degré de crapulerie, que
dans le populo, le plus grosse des in-
sultes à coller au nez d'un type, était de
le traiter de député.

Entre temps, les bons bougres se
mettaient en grève. Ah! mais, fallait
voir ces grèves! Elles n'étaient pas pi-
voires des vers. Ça commençaît sous
forme de grève, et en un rien, ça tour-
nait à la révolte; on ne voulait plus
travailler pour un singe. Le plus bath,
c'est que la France n'était pas seule à se
tremousser. Le mouvement était inter-
national; y avait du grabuge dans
toute l'Europe: en Italie surtout, ça
ronflait ferme, nom de dieu!

Eh oui, dans tous les patelins y avait
des soulèvements; les troupades ne
voulait plus rien savoir, ils désér-
taient, ou bien refusaient de tirer sur le
populo; les richards et les gouvernants
ne savaient où cogner de la tête.

Dans les villes, des bandes envahis-
saient les magasins et faisaient des dis-
tributions gratuites; d'autres allaient
dans les beaux quartiers et installaient
dans les chouettes turnes les familles
des puotins. Dans des endroits, on fai-
sait décaniller le singe de l'usine et on
continuait le turbin sans lui. Ici, on
pillait les églises, là on les foutait à bas;
mais on ne manquait jamais de pendre
les ratichons.

Ça marchait, bougré de bougre! On
en aurait fini d'un seul coup, avec la
vieille société, si le populo avait pu se
passer de maîtres.

Hélas! non. Après avoir eu le gouver-
nement des bourgeois, il voulut tâter de
celui des prolos: le quatrième état,
comme on disait à l'époque...

Ce fut un retard, nom de dieu! Une
fois ce sacré gouvernement des ouve-
riers établi, les administraces avaient
recommencé à fonctionner de plus belle:
les types se poussaient du col et se go-
bergeaient à gogo.

La richesse d'alors consistait dans
la santé, la force, l'habileté; de sorte
que les plus mal partagés par la na-
ture étaient encore socialement les plus
dépuillés, les plus malheureux.

En effet, on avait voulu jauger le tra-

vail, afin de donner à chacun juste ce
qui lui revenait. Pour ça, on avait rem-
placé l'or et l'argent par des bons de tra-
vail; ce qui était kif-kif à des billets de
banques.

Ce qu'on fit pour le travail, on le fit
pour tout; y avait des bureaux de sta-
tistique, de classification, en diable, des
réglements jusqu'à plus soif: c'était un
mic-mac monstrueux.

Au lieu de rompre carrément avec le
passé, on rafistolait la vieille mécani-
que bourgeoise sous des noms nouveaux.
Tellement bien, qu'un jour soufflé un
vent de réaction; les richards qu'on
crovait avoir dépuillés, avaient rou-
lardement refoutu le grappin sur tous
les rouages de l'administrace, et en dou-
ceur étaient redevenus les maîtres de
tout.

L'ancien régime était rétabli! Ça ne
se fit pas tout seul. Dans bien des en-
droits le populo s'était soulevé; les
paysans ne voulait rien savoir; ils
avaient foutu le grappin sur les terres
et n'étaient pas pressés de les rendre.

De sorte que pendant des années y eut
une sacrée guerre civile.

Quand commença cette histoire, la
guerre civile tirait à sa fin; dans presque
toute la France, les réacs étaient quasi-
ment vaincus.

Le seul patelin où ils tenaient encore
le haut du pavé, c'était du côté de Mar-
seille. C'est là, que bibi fut fait prison-
nier.

Pourquoi le Père Peinard ne fut-il pas
fusillé illico?

Probable que les bourgeois gardaient
ma carne pour la bonne bouche. Ils
avaient installé leur tribunal des massa-
creurs à l'île Sainte-Marguerite; on m'y
expédia avec quantité de bons fieurs
raflés en même temps.

CHAPITRE I

Sur le bouillon

— Eh bien, Lasticot, rien!

— Rien! Rien derrière, rien devant.
Kif-kif comme dans Barbe-Bleue.

— Oh, triste sort, horrible, ce qui
m'arrive! Et dire qu'on voulait me fa-
siller; moi! un honnête homme...

— Et le bourgeois! t'es rien crampon
avec tes jérémiades... Oh là! oh là! l'É-

gez donc, droit mon doigt : un point noir ! Vois-tu Père Peinard ?

— Mes quinquets n'ont plus vingt ans, comme les tiens, mon petit... c'est là, dis-tu ?... Le soleil est ici : veine, nom de dieu ! Ça vient du midi, y a des chances pour que ça ne soit pas des salopettes foutus à nos trousses.

— Ça grossit ! Voyez-vous maintenant ?

Tous trois, Lasticot, Tartouillard et Bibi, debout dans le bateau, le cou tendu, la main au-dessus des yeux, on écartait ses quinquets. Le cœur nous quillait bougrement : c'était y, du se-battait bougrement : c'était y, du se-

Le point noir grossissait ; en un rien de temps il était devenu complètement visible : c'était pas un bateau, mais bien un ballon, — et le plus épétant c'est qu'il avait l'air d'être dirigé.

Nous voilà à gesticuler, tout en brailant comme des baleines :

— Ohé, du ballon ! ohé, par ici !

— Père Peinard, ils nous ont vu, les types foncent sur nous. Chouetto suiffard, je vais donc me payer une ballade dans les airs ! que se fout à gaeuler Lasticot, en pinçant un cavalier seul.

Cinq minutes après, le ballon était à portée de voix.

— Oh là, du bateau, qui êtes-vous ?

— Des évadés de l'île Sainte-Marguerite.

— Evadés ? Comment, qu'êtes-vous ? Des socialos ?

Quoi répondre, nom de dieu ! j'avais envie de me gratter la caboche, mais ça n'en aurait rien fait sortir : ah, zut, je vas dire ce qui en est !

— Oui, des socialos !

— Oll rait, macache bono ! on va vous tendre la perche.

En dix secondes le ballon arriva à trois mètres au-dessus de nos têtes, se tenant aussi ferme qu'un oiseau sur une branche. Dans le fond de la nacelle une trappe s'ouvrit ; par le trou dévala une espèce de siège, genre balançoire : chacun son tour on s'y installa, si bien qu'en quelques minutes nous étions emballonnés.

En fait d'équipage, y avait simplement deux types.

— Vous êtes sur un ballon algérien, les amis : c'est pour vous dire que vous n'avez rien à craindre ; nous pousse le bal-

lonier, un chouetto gaillard frisant la cinquantaine.

— Sauvés pour de bon, ce coup-ci, nom de dieu ! merci, merci !

— Pas besoin de mercis, nous voudrions bien tous les jours sortir une trinité de gas des griffes des richards européens... C'est pas tout ça ; vous devez avoir le ventre aux talons. Vous allez casser une croûte, après quoi vous nous contez vos aventures. (A suivre.)

Petite poste.

— V. Narbonne. — H. Desvres. — G. Bourges. — M. Agen. C. La Grive. — G. Romans. C. Alais. — S. Calais. — B. Valence. — R. Lausanne. J. Chaux de fonds. — W. Genève. U. Nantes. — F. Amiens. — M. Nîmes. T. Charleville. — J. Lyon. — B. Saint-Quentin. — Reçu galette, merci.

Romans. — Le groupe anarchiste invite tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* à se réunir le lundi, 27 courant, au local habituel, à 8 heures du soir.

Le compagnon Dalmais ayant quitté la ville, adresser tout ce qui concerne le groupe au compagnon Géthon, 7, rue Paradis, Romans.

Saint-Denis. — Conférence suivie de soirée familiale, organisée par la Jeunesse libertaire, 26, rue du Port, ancien café de l'industrie. Orateurs : Brunet et Tortelier.

Paris. — La réunion de la Jeunesse libertaire n'aura pas lieu samedi, salle Horel.

— Samedi, 27 septembre, à 8 heures 1/2, les Trimardeurs, salle Pasquet, 239, rue Saint-Martin.

Le Chambon. — Les compagnons de Chambon et de Firminy sont convoqués chez Bayon, 4, place Grenette, le dimanche, 5 octobre, à trois heures du soir. Ordre du jour :

- 1° Réorganisation du service des journaux ;
- 2° La réunion régionale de Lyon et son ordre du jour ;
- 3° La question du journal quotidien.

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du *Père Peinard*,
120, rue Lafayette, Paris.